

Visite à un sanatorium pour lépreux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **41 (1933)**

Heft 11

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-973748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nusses von Reizgiften jeder Art, Spiel und Sport, deren erfreulicher Aufschwung sehr zu begrüßen ist, sowie

eine vernünftige Verwendung des Wochenendes und der Freizeit.

(*Mediz. Rundschau.*)

Visite à un sanatorium pour lépreux.

Une léproserie? Où? Aux antipodes? . . . diront sans doute quelques-uns de nos lecteurs qui sont loin de se douter que la lèpre existe encore sur notre continent, qu'on connaît même un très petit nombre de ces malades en Suisse, qu'il y en a quelques centaines en France, qu'on peut en rencontrer dans tous les grands ports de mer européens, car la lèpre est une maladie très répandue dans les colonies.

Toute famille venue d'Europe pour vivre aux colonies peut être plus ou moins exposée à contracter le germe (en l'espèce, le bacille de Hansen), et ces malheureux contaminés, une fois rentrés dans leur patrie, n'osent guère confier leur triste secret et sont en quelque sorte des «malades honteux»! Parfois on les soigne dans les hôpitaux où, on le comprend, ils ne se mêlent pas volontiers aux autres pensionnaires qui, trop souvent, font le vide autour d'eux, surtout si leur mal est apparent et s'ils sont défigurés et mutilés. Mais la plupart des lépreux ne sont pas hospitalisés, ils cherchent à cacher leur infirmité jusqu'au jour où elle se révèle à leurs semblables; alors ils se sentent un objet d'horreur pour leur entourage; leur vie devient un supplice, puisqu'on les craint, on les fuit, on les traite en parias . . .

C'est cependant un préjugé de croire à la grande contagiosité de la lèpre; elle est bien moins transmissible que la tuberculose par exemple. Ce n'est qu'exceptionnellement que les lépreux, rongés par leur mal, deviennent des individus hideux, déformés et repoussants, comme

on se les représente trop souvent. Si le lépreux est soigné, il est rare — surtout dans nos climats — qu'il arrive à ce degré de déchéance physique qui rend sa vue insupportable et horrible.

Au point de vue moral comme au point de vue physique, il est donc nécessaire qu'on s'occupe des lépreux, qu'on les entoure et surtout qu'on les soigne, car avec les produits tirés d'un arbuste, le Chaulmoogra, et par le moyen d'une hygiène adaptée aux circonstances, on peut réaliser de sérieuses améliorations.

Justement ému par le sort de ces malheureux, un groupe de personnes faisant partie de l'Association de secours aux victimes des maladies tropicales, et leur secrétaire en particulier, M. Ph. Delord, ancien missionnaire, a réussi à créer un sanatorium pour lépreux dans un pays enchanteur que nous avons eu le privilège de visiter.

A trois lieues de Pont-Saint-Esprit, petite ville qui se mire dans les eaux paisibles du Rhône, au centre de collines boisées dont les lignes harmonieuses s'estompent au loin, des chartreux avaient élevé au début du 13^e siècle un monastère majestueux. Des chemins rocailleux vous amènent à ce lieu isolé, éloigné de plusieurs kilomètres de toute agglomération, et, tout à coup, à un contour de la route, on aperçoit la vaste enceinte et les grands bâtiments de cette belle chartreuse dont les moines ont été chassés à la fin de 19^e siècle par la loi française sur les Congrégations. C'est Valbonne, l'ancien monastère des char-

treux, transformé en sanatorium pour lépreux depuis 1926.

On comprend que, pour hospitaliser des lépreux, il fallait un endroit à l'écart, loin de tout centre habité, un lieu où ces malades qu'on redoute encore aujourd'hui, puissent vivre et se mouvoir presque librement.

Valbonne est devenu cette retraite où les malades qui souffrent ailleurs de provoquer la méfiance, la répugnance et l'effroi, sont entourés de soins intelligents, d'une nature admirable et d'une affection dont ils ont d'autant plus besoin qu'ils l'ont moins rencontrée depuis qu'ils ont contracté la lèpre.

Il a fallu des années pour adapter l'ancien monastère à sa nouvelle destination; des sommes considérables y ont été consacrées. On a travaillé dans le respect du passé, et rien n'y a été négligé pour conserver à la chartreuse l'héritage d'un noble et grand passé. On a respecté les vieux murs, les beaux cloîtres, les arbres séculaires, les jardins ombragés, et c'est dans les cellules des moines de jadis que les malades sont aujourd'hui installés.

Mais qu'on ne se représente point ces «Cellules» comme quelque petite chambre sans soleil, ni comme une prison aux murs tristes et nus. Ici chaque maisonnette se compose de trois pièces spacieuses, bien éclairées, pourvues d'eau, de chauffage central et d'électricité. Ces appartements sont arrangés et meublés au gré des malades, selon leurs goûts et leurs besoins, et nous en avons vu de charmants autour du vieux cloître de Valbonne. Chaque logement a son petit jardin, cultivé selon les idées et les préférences de ceux qui y travaillent et s'y reposent. En général, chacun de ces petits «cottages» est habité par deux personnes, et la disposition des bâtiments

séparés les uns des autres par des murs et des jardins, permet aisément l'isolement des malades. Ceux-ci sont donc absolument chez eux, tandis que les services généraux, l'administration du sanatorium, le personnel — forcément assez nombreux: infirmiers, infirmières, comptables, fermiers et leurs familles, ouvriers de campagne, etc. — sont installés dans d'autres parties de l'ancien et vaste monastère.

Parmi le personnel soignant, nous avons trouvé à Valbonne une infirmière de la Maison de Bordeaux, et — une Sourcienne, toute jeune encore, heureuses de vouer leur temps et leurs connaissances à ces déshérités que sont les lépreux. Ce sont elles qui font les pansements, les piqûres, qui exécutent les ordonnances des médecins, qui apportent à manger aux malades, qui les aident et les surveillent discrètement. Vie d'abnégation et de bonté, dirigée avec une compétence et une bienveillance rares par le directeur M. Delord; vie de recluses un peu, mais dans un cadre moral et matériel particulièrement beau et réconfortant.

A Valbonne les pauvres malades retrouvent une vie normale au milieu d'une nature merveilleuse, sous le ciel limpide de la Provence, et pour eux le sanatorium devient bientôt un foyer.

Longtemps des moines sont venus chercher ici, dans la solitude et la prière, une bonne préparation à la mort. — «Frère, il faut mourir!»

Maintenant ce sont des malades qu'on accueille, qu'on soigne avec l'espoir de les ramener à la vie. — «Frère, courage! Il faut vivre.»

C'est avec cette pensée que nous avons quitté Valbonne, le cœur plein de reconnaissance pour celui et celles qui nous y ont si cordialement accueilli. Dr *ML*.